

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 7

Artikel: La Serinette
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203109>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Le Magnin.

Ne craignez rien, je ne veux pas parler de l'opérateur spécial chargé de diverses besognes chirurgico-vétérinaires, dont le ferrage du porc est un spécimen. Non, le magnin dont il s'agit, c'est le bonhomme ambulancier qui s'occupe d'étamer les cuillers, de raccommoder les casseroles, de « recoudre » les morceaux d'assiettes, en un mot le brave artisan auquel, dans notre enfance, insolents et injustes, nous avons plus d'une fois crié :

— Adieu, magnin, filou, qui mets la pièce à côté du trou !

On n'en voit plus guère. Cependant, parfois, dans les villages, un de ces braves artisans arrive, qui s'installe à l'ombre, allume son feu, place son petit soufflet de forge, prépare sa marmite à fondre l'étain et va, ensuite, de maison en maison, quêrir du travail.

Autrefois, ils vendaient aussi des objets neufs, mais le prix des patentes pour colporteurs les a privés depuis quelques années de ce surcroît de gain. De même nous ne voyons plus ces Hongrois, en petit feutre rond, à hautes bottes, qui, jadis, vous vous en rappelez, venaient d'un ton pleureur offrir aux ménagères :

— Plaque à quateaux, matame, drappes à suris; moi seulement dix centimes de pénécie.

Les patentes les ont de même épouvantés.

Mais, pour en revenir à nos magnins, le pittoresque de leur installation a bien son charme et leur travail un peu simple, un peu rudimentaire, n'est pas sans attrait. Les gamins ont pour ce labeur un goût particulier. Ils prennent un réel plaisir à voir percer les fragments de faïence qu'ensuite l'artisan réunit par des agrafes. Ils aiment à contempler l'étain liquide qui miroite dans la marmite. C'est rustique, et, par conséquent plus gai que les mécanismes compliqués et parfois incompréhensibles aux profanes. L'enfant aime le rudimentaire. Il joue de préférence avec les jouets informes, auxquels son imagination donne les qualités manquantes, et il s'intéresse davantage aux industries dont l'analyse est aisée et le résultat visible autant que rapide.

Et puis, ces cuillers, ces fourchettes, ces « pochons », qui sortent neufs des mains du magnin. N'y a-t-il pas dans cette réfection presque instantanée, quelque chose de merveilleux, dont les jeunes intelligences s'amuse et s'étonnent. Quel plaisir, ensuite, de manger la soupe avec les belles cuillers rétamées et combien elle sera meilleure.

Ces magnins, jadis nombreux, nous arrivaient d'Auvergne; quelques-uns du Piémont, mais peu. On aimait à les entendre deviser entre eux dans l'idiome du Cantal et de *choupe aux choux*. Ils étaient gais et bons enfants, un peu « peignettes ». Sans grands scrupules, économisant l'étain et la soudure et c'est sans doute en coulant les mères se plaindre des réparations

mal accomplies, que les gosses avaient inventé cette salutation peu évangélique :

— Adieu, magnin, filou, qui mets la pièce à côté du trou.

Aujourd'hui l'étain — comme la milaine — tend à abandonner le vieux râtelier familial, les channes vénérables ont suivi chez l'antiquaire le jovial coquemar de cuivre, et, peu à peu, les services en composition remplacent les cuillers et les fourchettes en fer battu. La soupière en faïence a détrôné la soupière en métal. Tout se modernise.

Alors, les pauvres magnins qui ne trouvent plus chez nous le labeur indispensable, nous délaissent.

— A quoi bon payer pour ne pas gagner.

La simplicité d'autrefois faisant place au pseudo-luxe, les bazars fournissent le nécessaire. C'est peut-être moins solide, mais c'est plus joli. Or, croyez bien que Sylvie Cretenoud et Bébette Nicolas, lesquelles vont se marier au printemps prochain, se soucient bien davantage du joli que du solide. Elles n'auront dans leurs trousseaux ni soupière d'étain, ni cuiller en fer battu, ni « pochon » susceptible d'étamage.

Le magnin, dans ces maisons-là, ne récoltera pas grande besogne. Et comme Sylvie Cretenoud et Bébette Nicolas sont les prototypes de la jeunesse féminine villageoise contemporaine, les autres ménages n'auront guère à donner à l'artisan ambulancier.

De moins en moins le magnin trouvera chez nous sa pitance. Il s'en va et ne reviendra pas.

— Adieu, magnin, filou, qui mets la pièce à côté du trou.

LE PÈRE GRISE.

L'école aux champs.

« Je me rendais l'autre jour, de Montreux à Zweisimmen, par le M.-O.-B., nous écrit un de nos abonnés. A côté de moi, un Lausannois bien connu; en face, un Anglais. La conversation s'engage sur les attraits de la ligne, traversant les contrées les plus intéressantes et les plus belles, sur le confort des voitures, sur tous les avantages, enfin, d'un chemin de fer qui unit les splendeurs du Léman à celles de l'Oberland bernois.

» Tout-à-coup, un vallon charmant s'ouvre à notre droit.

— Aoh! shoking! exclame l'Anglais.

» Toute une théorie d'affiches-réclames, de toutes couleurs et de toutes dimensions monte à l'assaut des champs de neige, sur les deux versants du champêtre vallon. C'est horrible, c'est révoltant, mais c'est le « progrès ». Il n'y a rien à dire.

— Aoh! quel dommage de gâter ainsi tous les paysages avec ces affreuses réclames. Et puis, ça n'a aucune utilité; personne y n'achète ou un paquet de plious de chocolat, à cause de ça.

— Ça n'a aucune utilité! je ne sais pas que vous dire, monsieur, fait le Lausannois. C'est d'abord pour apprendre à lire aux vaches qu'on met ces affiches.

— Aoh! vrément! réplique l'Anglais, sou-riant; est-ce que le Confédération il fournit aussi le matériel scolaire? »

La Serinette.

SOIXANTE et un ans, jour pour jour, se sont écoulés, le 14 février, depuis la révolution vaudoise de 1845. Cette date du 14 ne nous aurait pas rappelé l'avènement du gouvernement de Druey, si un ami du *Conteur vaudois* ne nous avait fait parvenir un rarissime exemplaire de *La Serinette*. Qu'est-ce que *La Serinette*? Nous n'en savions rien il y a quelques jours encore. *La Serinette* est un des journaux satiriques du patriote Jean Pierre Luquiens. Le plus connu s'appelait *Le Grelot*. Il valut de longs mois de prison à son éditeur, à cause de ses virulents articles à l'adresse des gouvernants dont le peuple vaudois ne voulut plus en 1845.

Avant de donner un aperçu de *La Serinette*, rappelons brièvement comment Jean-Pierre Luquiens fut un des héros du vendredi 14 février 1845. Ce jour-là, le journaliste était encore enfermé à la prison centrale, qui se trouvait, rue Mercerie, dans l'édifice occupé actuellement par l'Ecole industrielle. La veille, le Grand Conseil, appelé à se prononcer sur une pétition de 32,000 citoyens demandant l'expulsion des jésuites, au lieu de prendre une résolution catégorique, avait eu recours à une demi-mesure, pour ne désobliger ni le Conseil d'Etat ni la commission, dont la majorité était opposée au vœu des pétitionnaires. Par 103 voix contre 64, il décida « qu'une invitation amiable et pressante serait adressée à l'Etat de Lucerne pour l'engager à ne pas donner suite à son décret relatif à l'introduction de l'ordre des jésuites dans son canton. »

Le vote de cette proposition intermédiaire et dilatoire émut tout le canton et porta le dernier coup à un gouvernement dont les membres étaient sans doute de bonnes gens, mais auxquels on reprochait, dit la chronique, de tourner à l'cligarchie, de favoriser le népotisme, de ne pratiquer le libéralisme qu'en paroles, de manquer d'énergie, d'être « excellents par le beau temps », mais « de ne rien valoir par la pluie. »

Sitôt la décision du Grand Conseil connue, les chefs de l'opposition organisent la révolution. Un grand feu allumé au Signal invite les campagnards à marcher sur la ville. Le lendemain, à 1 heure, part du Casino, siège de l'Association patriotique, une colonne populaire en armes où figurent des artilleurs et des carabiniers de Lavaux, auxquels se joignent, dans la soirée, de forts contingents, également armés, venus d'Aigle et d'ailleurs. Les révolutionnaires traversent la Riponne et montent au Château, entraînant avec eux une bonne partie des militaires que le Conseil d'Etat avait mis sur pied, tandis que le reste des troupes gouvernementales s'éparpille dans les pintes de la ville. Arrivée à la porte Saint-Maire, la foule apprend que le Conseil d'Etat cède à la force et démissionne. Sur les instances de Druey, de Delarageaz et d'Eytel,

elle renonce, non sans peine toutefois, à s'emparer du Château, poursuit sa marche, délivre J.-P. Luquiens en passant devant la prison centrale, le fait porter en triomphe à la tête de la colonne et arrive à Monthenon, où, du haut de l'échelle historique, Druet proclame les noms des membres du gouvernement provisoire.

De ces événements, le numéro de *La Serinette* — n° 2 et, dernier, si nous ne faisons erreur — que nous avons entre les mains, ne pouvait rien dire, car il est daté du 1^{er} décembre 1844. Comme adresse du « bureau d'abonnement et de rédaction », on lit : *Prison centrale*, et l'éditeur-rédacteur signe : *Jean-Pierre Luquiens, étudiant en droit à la Prison centrale*. La première page est timbrée du sceau fiscal d'un demi rappe.

Nous ne pensons pas ternir la mémoire de Luquiens en disant que sa *Serinette* ne rappelle guère le style de Voltaire ou de Paul-Louis Courier. Mais elle ne manque pas de saveur, et ce qu'elle nous dit des griefs de l'opposition d'alors offre l'attrait d'une vivante leçon d'histoire.

Dans un premier article intitulé *Actualité*, Luquiens rappelle les « procès répétés qui fondent sur le *Gretot* », tandis que le *Courrier suisse*, « notre méthodiste confrère », bénéficie d'une ordonnance de non-lieu. Il prend vivement à partie le juge d'instruction de Lausanne, qui, « en vertu d'un acte arbitraire », a séquestré son journal dans différents bureaux de poste du canton, et il déclare que, « victime d'un premier assassinat juridique », il se refusera à répondre à la justice.

La *Serinette* s'en prend ensuite aux notaires. Il paraît qu'avant 1845, ces officiers publics, non contents « d'être en nombre respectable au Grand Conseil », accaparaient les postes de juge de district, de juge de paix et même « de commis dans les bureaux du château cantonal », tout en continuant d'instrumenter des actes. Chose plus intolérable, « dans les bureaux où il se trouve de ces notaires en exercice, et sous prétexte d'une immense quantité de besogne, chimérique la plupart du temps, on implante adroitement des copistes, des surnuméraires en permanence, avec un traitement de 600 francs par an ! »

Six cents francs par an ! Fallait-il que l'existence fût peu coûteuse il y a soixante ans, pour que cette somme excitât l'indignation de Luquiens !

Après les copistes si largement rétribués, la municipalité de Lausanne. Le rédacteur de la *Serinette* n'est pas tendre pour elle. Il lâche toute sorte d'incongruités à l'adresse de ses membres, parce qu'ils songent à instituer un impôt indirect, alors que les bourgeois se répartissent annuellement pour 20 à 22,000 francs de bois. Le Grand Conseil, écrit-il, ne sanctionnera pas ce « moyen vexatoire et arbitraire, dans un moment où, après tant d'autres, les communes d'Aubonne, de Romainmôtier, etc., sortent, elles aussi, de leurs caisses respectives, des sommes considérables pour des travaux qui ne leur sont pas plus utiles que le pont Pichard ne l'est à celle de Lausanne. » Qui eût dit qu'il fut un temps où les ponts n'étaient pas populaires dans la capitale !

Les professeurs de l'Académie ont aussi leur chapitre : « Est-il possible, se demande Luquiens, que certains professeurs usent de la Bibliothèque cantonale comme s'ils ne possédaient aucun livre en propriété et qu'ils aient emprunté de la dite bibliothèque jusqu'à 100 volumes à la fois ? »

Un de ces professeurs écrit à la *Serinette* une lettre en « faux romand », qui nous apprend que « la sempiternelle *Gazette* » rivalise avec le *Gretot* pour « ne demander rien moins que le renversement de l'Académie de Lausanne », où l'écrivain de cette missive est « bien payé pour ne faire pas grand' chose. »

La *Serinette* s'indigne que le poste de « mai-sonneur » de Lausanne ait été confié à un épici-er, qui porte le titre d' « inspecteur des bâti-

ments », comme dans les localités « où l'on se pique de suivre les perfectionnements de la langue, sans pour cela faire marcher le cœur avec le progrès des idées. »

Glanons les boutades suivantes contenues dans un article ayant pour titre : *Questions d'un indiscret* :

« M. R... n'ayant pas répondu à M. M..., qui lui avait demandé combien un juge d'instruction qui aurait environ 32 ans a pu dire de vérités dans le cours de sa vie, la question se réduit à zéro. »

« M. S... a demandé à M. B... : Pourquoi se figure-t-on assez généralement que les oreilles des municipaux de Lausanne ont une tendance à s'allonger ? »

« Parcourez les chemins de fer en France, en Angleterre ou en Allemagne, vous courez la chance de perdre la vie. Suivez les traces du chemin de FER en Suisse, vous en êtes quitte pour votre bourse. »

La *Serinette* contient aussi une lettre en patois que Luquiens se fait écrire de Premier par son ami Piéro-Luvi, et qu'il fait précéder de la note suivante :

« Si parmi nos lecteurs il s'en trouve qui aient oublié leur langue paternelle, ils pourront avoir recours au pasteur de leur paroisse ou au régent de leur village, qui se feront un plaisir de leur déchiffrer cette lettre *gratis pro gloria Dei*.

Les extraits ci-après de l'épître de Piéro-Luvi termineront nos extraits de la *Serinette* :

« Pouro Djan-Piéro !

» Tè vaïque encliou, l'è bin ton dam ! qu'avato fulta dè té mèclia dai z'affèrès dai z'altro !.. Se le lè z'ava bin cognu, te ne sara pas in pêchon avoué lé raté d'au gouvernèment. Ié su fatzi dè te lo deré, te n'as pas dau respect po noutré z'autorita et sûto po noutré dzudzoz que sant portan ti tan bravès dzins, no laissant vivrè, baïré on coup et deré d'au bin dè leur tant et plliè....

» Te tè plein que cliiau gro travaillant pou, medzant bin et baévant mi ; l'ara peut-être voliu fère coumein leur ? n'èin crafo rein, mà lai fa dè té bon z'amis que lo-diont...

» Sovein-té que tzacon a sa tzerru ; tire la tîna tant bin que te porri, sofia u bet de la raïe et ne vouaité pas le gros vèintro, ié fait bin que caucion terai la leur, ié sant court dè sofio ! »

Cette philosophie de Piéro-Luvi, Jean-Pierre Luquiens ne put se résoudre à s'en inspirer tant que dura le gouvernement dont il fut un des plus ardents démolisseurs. Comme on le voit par la *Serinette*, la prison ne lui avait pas fait lâcher la plume du pamphlétaire. Il se sentait soutenu d'ailleurs par la grande majorité de ses concitoyens, qui n'ont jamais aimé ceux qui, à tort ou raison, passent pour des « ristous » et des mô-miers.

Jean-Pierre Luquiens est une des figures intéressantes des événements de 1845. Si le génie de l'écrivain lui a fait défaut, il avait en revanche l'âme d'un vrai patriote, et les Vaudois qui le tirèrent de sa prison pour le mettre à leur tête lui ont rendu une justice et un honneur bien mérités.

V. F.

Le bon ménage.

Je n'ai garde d'oublier une auberge du canton de Lucerne, où je me suis arrêté un jour de pluie. L'hôte et sa femme avaient embrassé, en vertu de leur libre arbitre, un parti décidément opposé dans la guerre actuelle (il s'agit d'une des campagnes du premier empire), et s'en occupaient pour le moins autant que de leur cave.

— Dès que j'eus mis le pied chez eux, ils me demandèrent de quel parti j'étais.

— Je suis neutre, en bon Suisse ; mais s'il faut absolument rompre cette neutralité, je suis du parti de madame.

— Oh ! voilà, s'écria le mari, comme font tous ces messieurs !

— Aimeriez-vous donc mieux, repris-je, qu'ils fussent vos auxiliaires plutôt que ceux de votre femme ?

L'un et l'autre lisaient régulièrement les nouvelles allemandes et françaises et marquaient avec de la craie, sur une grande ardoise, tous les tués dont les gazettes faisaient mention dès le commencement de la guerre. Ils avaient au moins, chacun pour sa part, deux bons millions de morts, dont les trois quarts sont, Dieu merci ! bien portants.

La femme était fort inquiète d'un général allemand, que les papiers français tuaient pour la troisième fois ; son mari ne l'était pas moins d'un bataillon de la Gironde, qu'un journal prussien noyait dans le Rhin deux fois en cinq semaines. Ils avaient conclu la veille, très à l'amiable, un échange de prisonniers, et madame avait relâché fort généreusement, sur parole trois Français pour un Allemand, tant elle aimait le corps germanique. Ils avaient aussi établi une balance des canons pris des deux parts.

Ce qu'il y avait de charmant et de vraiment rare, c'est que malgré la diversité de leurs opinions politiques, ils vivaient dans la plus parfaite harmonie ; que chacun respectait le deuil de celui dont le parti avait des revers, et ne boudait jamais quand le sien avait des succès, et que leur ménage n'en paraissait nullement troublé. Il est vrai qu'ils étaient nouveaux mariés, que la femme était des plus jolies et le mari fort tendre, et que, par conséquent, ils avaient des occasions, des moyens et des points de rapprochement que n'ont malheureusement pas les puissances billigérantes.

Malgré cela, cet exemple de bon accord est presque incroyable dans ce siècle éclairé et quasi parfait ; et je le note ici pour le présenter à l'imitation de tant de gens exagérés en leurs opinions, en leur disant : Faites comme mes aubergistes : que les opinions de votre esprit divergent tant que vous voudrez, pourvu que les affections de votre cœur ne divergent pas.

Journal d'un Voyageur vaudois.
(*Conservateur suisse*).

La chevillière à Capi.

SIEUX est passa d'onna tota galèzé l'outro desando à Lozena avoué Capi, sa fenna, dont la Luise, et lé commis d'ao Bazar dai trai Suisses.

Ecûtà mè vâi cein :

Noutron Capi ètâi zu menâ on caïon gras avoué sa fenna tzi Lavanchy lou tia-caïon d'in face dè tzi Feyler et, on iadzo que l'an zu pèsâ, comptâ et catzi leu z'ardzeint, sant zu fèrè lè di-z'haorès à la mèrè Pètrequin, assebin onna vilhèe conaissance. Ein après coumeint l'aviont quauqué coumechons à atzetâ, Capi s'einfatté tzi Saquaban, iò l'avâi tolameint l'habitude de lei allâ dâo tein dè Michoud et, à la plliace dè demandâ demi-pot, lie vouaite tot ces petits bibis que le commis fant vère, lie vâi on rouleau que le gaillâ lai diont on dècamètre et ye fâ :

— Qu'est-te gosse po on'affèrè ?

— L'è po mesourâ lè tzan, lè belliiès, lè lans, lè zetzilès, lè courtené dè fèrè, et cetua, et cetra.

— Tot parâi, l'è rudo coumoudo, fâ Capi, vo faut m'èin veindre iena, et à l'avi que l'atzite, vouaite la Luise qu'arrevé et que lai fâ :

— Que dâo diabblio vâo-tou fère dè cliia chevillière ?

— Eh bin, l'è po mesourâ toté sorté d'affèrès, l'a m'è de treinta pî dè long et cein nè coté que on franc septante-nâo...

— Kaise-té, tadié que t'è, se te vâo pî mesourâ dâ tzi no âo lè, âo bin la grantiâo dè l'embarcadèro te ne sara pas fotu de lou fère, cein est bin